

L'INFORMATION EN GUERRE

Les médias français et le conflit du Kosovo

« La télévision tue plus vite que les balles »
Emir Kusturica

« Il n'y a rien de tel qu'une guerre pour générer la controverse (...) sur le rôle des médias dans la couverture des événements internationaux. Chaque conflit moderne a engendré des polémiques sur sa couverture médiatique, polémiques qui, explicitement ou implicitement, finissent par aboutir à des considérations plus générales sur la place des médias et de la guerre dans une société démocratique¹ », note le politiste britannique Fred Halliday dans un remarquable ouvrage intitulé *The Media of Conflict*² [Allen et Seaton, p. 127].

Si l'on se demande souvent ce que les médias nous apprennent sur une guerre, on se pose moins la question suivante : que nous apprend la guerre sur nos médias ? Par ailleurs, l'interrogation « Que fait la guerre de l'information ? » mérite d'être complétée par une autre : « que l'information fait-elle de la guerre » ?

« Sa guerre », sommes-nous tenté de répondre, en nous référant à la couverture médiatique du conflit qui a opposé l'O.T.A.N. (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord) à la Yougoslavie sur la période 24 mars-20 juin 1999.

DE L'INFORMATION EN TEMPS DE GUERRE A L'INFORMATION EN TANT QUE GUERRE

« L'information est la première victime de la guerre », entend-on communément. Si la formule fait mouche, l'idée qu'elle contient n'en est pas moins préconçue... et surtout de moins en moins convaincante au cours de ce siècle, qui a vu progressivement le passage d'une « information-victime » à une information collaborative, voire une « information-bourreau ».

Les grands conflits de la première moitié de ce siècle peuvent être ainsi appréhendés par le paradigme de l'*instrumentalisation*, qui place information, médias et journalistes en temps de guerre dans une situation de victimes des abus des pouvoirs et contre-pouvoirs politiques et militaires [voir Ferro, 1991].

Suite à la Deuxième Guerre Mondiale, carrefour tourmenté de toutes les propagandes, les conflits liés à la décolonisation marquent une nouvelle période dans l'évolution des relations journalistes-militaires, relations pouvant être analysées par un second paradigme, celui de la *collaboration*. Qualifiés de « soldats de l'information » au moment du conflit d'Indochine, les journalistes acquièrent le rang de *major* (commandant) lors de la Guerre du Viet-Nam, et en profitent, unique cas dans l'histoire, pour filmer et retransmettre en direct son cortège d'horreurs et de désillusions, tandis que pendant la guerre d'Algérie, l'émission télévisée « Cinq colonnes à la Une » montre à ses spectateurs « une guerre propre et exemplaire » [Bourdon, in De Bussièrès *et alii*, p. 121] dans un documentaire qualifié de « cadeau aux familles de France » [*Id.*].

Cependant, la « collaboration active » du Viet-Nam ayant produit des effets jugés contre-productifs par le Département d'Etat américain, les conflits suivants se situent plutôt dans une période située dans un nouveau *paradigme de l'incertitude*, où les pouvoirs politico-militaires vont hésiter entre un retour à l'instrumentalisation, voire l'ignorance totale des médias (cas de l'intervention américaine à Grenade), la recherche d'une collaboration de type « patriotique » avec les journalistes (cas des médias britanniques lors de la guerre des Malouines), voire d'une « collaboration passive », implicite, illustrée par le Conflit du Koweït.

• La rupture de la Guerre du Golfe

Ce conflit à la fois sur- et sous-médiatisé aura eu au moins une vertu : montrer que la collaboration journalistes-militaires peut se révéler tout aussi pernicieuse que l'instrumentalisation. En acceptant d'entrer dans un système de *pools* organisés par les militaires de la coalition Alliée, les journalistes occidentaux, notamment français, semblent s'être eux-mêmes placés dans une situation de « cobayes consentants ». Cette situation, conjuguée à la montée en puissance, dans cette période, des nouvelles technologies de l'information et de la guerre [Wolton, 1991], a donné lieu à des abus de toutes sortes, stigmatisés par de nombreux travaux [Baudrillard, 1991 ; Virilio, 1991 ; Ferro, 1991 ; Freund, 1991 ; Fleury-Vilatte, 1992]. La déception des journalistes fut grande et, à la suite des manipulations enregistrées lors de la couverture des « événements » de Timisoara, les discussions et les colloques réaffirmant la nécessité d'une déontologie de l'information se multiplièrent. On découvrait alors que *les pouvoirs totalitaires n'étaient pas les seuls à pratiquer la désinformation* : les journalistes des démocraties occidentales pouvaient eux aussi y contribuer largement, de façon volontaire ou par manque de recul [voir Laprèvote et Bergerot-Buisine, 1991]. Huit ans après, ces débats ont-ils permis de faire évoluer la situation ?

• Kosovo : un conflit post-moderne

Si la post-modernité peut être définie comme le dépassement de la modernité par l'alliance à priori contre-nature de l'innovation *high-tech* et de l'archaïsme tribal, alors le conflit du Kosovo, dans sa période caractérisée par les bombardements des forces aériennes de l'O.T.A.N. sur la Yougoslavie³, nous apparaît comme post-moderne.

D'une part, comme la Guerre du Golfe, ce conflit résulte de la combinaison « d'une guerre gérée depuis l'espace avec les satellites et les avions furtifs » et d'« une guerre du temps réel des médias qui poussent au crime » [Virilio, 1995, p. 95]. Il s'agit, encore plus que pour le Golfe, d'une guerre *aérienne et spatiale*, « où l'arraisonnement de l'information adverse dépasse de loin le simple brouillage de ses émissions » [Virilio, 1999, p. 34]. Il s'agit même d'une « info-guerre », où l'information devient elle-même une sorte de nouveau *bureau* générant un chaos médiatique, énergétique et informatique chez l'ennemi par la provocation d'*accidents systémiques* (bombardements des réseaux d'information et engendrement de « catastrophes cybernétiques » se propageant de manière épidémiologique). Par ailleurs, ces nouveautés géo-technologiques ont été accompagnées d'innovations géo-stratégiques : transformation de la guerre classique en une opération de police, voire de gendarmerie mondiale (de fait, occidentale), visant au « maintien de l'ordre » dans une zone que l'on pourrait qualifier de « banlieue de l'Europe » ; première « guerre humanitaire » ayant pour effet de remettre en cause la souveraineté des Etats-nations au nom d'un nouveau droit d'ingérence démocratique, sous la vigilance d'une justice internationale expérimentale ; première guerre menée en violation de la charte de l'O.N.U., mais aussi de celle de

l'O.T.A.N., considérée jusqu'alors comme une alliance défensive ; passage du « monde dualiste » de la Guerre froide à un « monde moniste » dominé par la toute puissance américaine, etc.

D'autre part, le conflit du Kosovo, dans sa dimension locale marquée par l'affrontement serbo-albanais, présente un caractère on ne peut plus archaïque, voire régressif [Keegan, 1998], qui le rapproche davantage de celui du Rwanda que de celui du Golfe [Seaton, 1999]. Il appartiendrait plutôt à une catégorie d'un genre inédit, caractérisé par le dépérissement de l'Etat-nation-territoire, la résurgence d'antagonismes culturels d'ordre « biologique » au sein d'une même communauté territoriale, le développement de guerrillas nourries par un trafic mondial d'armes et de drogues de plus en plus difficile à contrôler et localiser, ces guerrillas étant parfois très bien équipées en technologies nouvelles et sachant de mieux en mieux instrumentaliser les médias (locaux ou internationaux) à leur profit [voir Allen, 1999, pp. 33-40].

Comment un conflit d'une telle complexité pouvait-il être reflété par nos médias ?

• « L'information en uniforme ? »

Comme l'a bien montré Marc Ferro [1991], la guerre moderne n'est plus tant celle du journaliste-soldat de l'information, que celle d'un complexe mondial militaro-industriel tentant de gagner discrètement à sa cause (celle d'une information bien « calibrée ») le complexe des industries culturelles : les journalistes feraient-ils donc de la « désinformation malgré eux » ? Lors du conflit du Kosovo, a-t-on assisté à une parfaite adéquation entre les principaux messages distillés par l'institution O.T.A.N. et ceux véhiculés par nos grands médias ? A-t-on pu constater par ailleurs un changement d'attitude des journalistes français dans la couverture de ce conflit, les leçons du Golfe ayant été entendues ? Répondre à ces questions n'est pas chose aisée, au-delà des polémiques habituelles. Si le chercheur entend le faire de façon scientifique, en s'appuyant sur de réelles analyses quantitatives et qualitatives de corpus médiatiques, il se trouvera fort décontenancé, car de telles enquêtes sont rares et les résultats des plus sérieuses n'ont pas encore été publiés. Cependant, en nous référant à un certain nombre de travaux, revues de presse⁴ et à nos observations personnelles, nous pensons utile de formuler quelques hypothèses qui pourraient gagner à être testées par de plus longues recherches expérimentales.

L'EFFET-GOLFE : DES CHANGEMENTS SUBSTANTIELS DANS LA PRAGMATIQUE JOURNALISTIQUE

S'en est-on suffisamment réjoui ? Les vives réactions et polémiques suscitées par la couverture médiatique hasardeuse des événements du Golfe Persique, de la quasi-révolution roumaine ou de l'intervention militaro-humanitaire en Somalie, la multiplication des conférences, colloques ou débats sur la déontologie de l'information [Pélissier, 1999], le pilonnage de l'espace public par des attaques émanant des plus prestigieux « intellectuels médiatiques anti-médiatiques⁵ » et la mise en abîme sondagière de la cote de crédibilité de la profession journalistique [Mathien, 1999] ont provoqué progressivement chez celle-ci un sursaut salutaire. C'est du moins ce que semble prouver, au moins en France, le traitement par les journalistes du conflit du Kosovo pendant toute la période des « frappes » de l'O.T.A.N..

Si l'on peut définir la communication médiatique comme la combinaison, sans cesse renouvelée, de la transmission d'un contenu et de la mise en valeur de celui-ci, alors c'est cette deuxième dimension, qui renvoie à la *pragmatique journalistique*, qui a le plus retenu

notre attention. On a pu effectivement observer, à l'occasion de ce conflit, un réel changement d'attitude des professionnels français. Il resterait cependant à confirmer cette première hypothèse par des analyses de contenu approfondies, notamment sémio-pragmatiques, de l'ensemble des programmes médiatiques français de la période évoquée. Bornons-nous simplement à indiquer quelques tendances, majoritairement repérées et décortiquées par les professionnels eux-mêmes, notamment dans les Ecoles de journalisme⁶.

• Première tendance : un effort de prudence

Si la Guerre du Golfe a été une guerre sans images, celle du Kosovo a été une guerre sans témoins : « relégués aux périphéries, les journalistes recueillirent, en témoins secondaires, les témoignages oraux des réfugiés-témoins primaires »⁷. Dès lors, pouvaient-ils se permettre les interprétations abusives constatées huit ans auparavant ? De fait, les journalistes français, notamment les professionnels de l'audiovisuels présents dans les régions limitrophes d'Albanie ou de Macédoine, ont plutôt adopté une certaine réserve vis-à-vis des paroles et images transmises par les témoins primaires ainsi que par les sources « officielles » serbes ou albanaises : outre la multiplication des citations et l'usage quasi-systématique du conditionnel, « le comptage des réfugiés est précautionneux, la mise en question des discours officiels permanente, le croisement des informations systématique (...). Point de robinet à images sans signification, de commentaires péremptaires de généraux en retraite, de spéculations hasardeuses dans le style militaro-tonitruant (...). Le service public fait assaut de sobriété, mais aussi une chaîne privée comme TF1 »⁸.

• Deuxième tendance : un effort de vulgarisation

Comme ils tentent de le faire à l'occasion de chaque conflit considéré par eux comme « majeurs », mais en conduisant parfois à des simplifications outrancières transformant la vulgarisation en « culture en simili⁹ », les journalistes français n'ont pas hésité à appréhender le conflit du Kosovo dans toutes ses dimensions, en essayant d'expliquer les raisons historiques, géographique, économiques, culturelles, sociales, etc., à l'origine du ressentiment actuel entre communautés serbes et albanaises. Même s'il n'a pas forcément abouti, l'effort didactique a été réel, cartes, graphiques, infographies, chronologies, montages et documentaires audiovisuels de qualité à l'appui¹⁰.

• Troisième tendance : un effort d'équidistance

Bien que dans l'ensemble, les grands médias français (ce qui reste toutefois à vérifier expérimentalement) aient eu plutôt tendance à légitimer les « frappes » de l'O.T.A.N., il reste que de nombreuses voix « dissidentes » ont pu être entendues, faisant oublier le quasi-unanimité de la Guerre du Golfe. Cette fois-ci, outre la « micro-presse » nationaliste et/ou anti-impérialiste¹¹, des médias grand public tels que *Marianne*, *Le Monde Diplomatique*, *L'Humanité*, *Le Figaro Magazine*, *Paris-Match*, voire *L'Express*, ont pu librement exprimer toutes leurs réserves, voire leur hostilité à la guerre menée par l'O.T.A.N.. En outre, ces médias ont accueilli dans leurs colonnes des journalistes anglo-saxons prestigieux¹² ne partageant pas l'enthousiasme belliciste de leurs confrères. Quant à la presse écrite jugée plutôt « pro-frappes », elle a parfois offert des tribunes d'expression à des intellectuels critiques vis-à-vis des bombardements¹³ et n'a pas manqué de régulièrement dénoncer les nombreuses failles dans l'intervention de l'O.T.A.N., notamment dans sa communication institutionnelle : messages changeants et souvent incohérents¹⁴, absence d'images audiovisuelles non-serbes en

provenance du Kosovo¹⁵, inflation et déflation sémantique (du « génocide » aux « dommages collatéraux », manque de justesse du ton¹⁶), abus de techniques de propagande désormais éculées¹⁷, et absence de coordination entre les stratégies nationales d'information¹⁸ ont été les principales critiques adressées par cette presse¹⁹ à l'O.T.A.N., en particulier au *SACEUR*²⁰ Wesley Clark et à son porte-parole Jamie Shea (montré par les « Guignols de l'Info » en gesticulateur pathétique...). Enfin, à la télévision, on a pu voir des émissions telles que « Arrêts sur image » (*La Cinquième*) mettant en avant le *risque éthique* qu'il pouvait y avoir à monopoliser l'attention des téléspectateurs par une insistance tautologique sur les images des réfugiés albanais.

A ce triple effort, on pourrait même rajouter un *effort de sobriété* (voir le remarquable article de Bernard Guetta « Kosovo : la guerre telle qu'on la voit », publié dans *Le Monde* du 10 juin 1999) qui permet de faire oublier le kitsch spectaculaire et grandiloquent d'une Guerre du Golfe qui pourrait se résumer à son logo de CNN [Rossignon, in Fleury-Vilatte, 1992, pp. 37-51].

Ces différentes tentatives d'évolution pragmatique constatées, qu'en est-il vraiment du contenu discursif véhiculé par les médias français ? Ici encore, il serait prudent d'attendre les premiers résultats des enquêtes menées par différentes centres sur ce sujet. Nous nous permettons néanmoins de formuler une deuxième hypothèse : en dépit des précautions pragmatiques prises par leurs journalistes, les grands médias français ont, dans leur majorité, monopolisé l'attention du public par un discours mythologique dominant, probablement peu différent de celui claironné par la communication institutionnelle de l'O.T.A.N..

UN DISCOURS DOMINANT ARTICULE AUTOUR DE QUATRE SYNTAGMES

Trois de ces syntagmes ont bien été mis en valeur par les résultats des premières enquêtes menées en Europe sur ce thème [Dragan, 1999]. Nous proposons d'en rajouter un quatrième, repéré par des analystes tels que Ignacio Ramonet ou Paul Virilio : la « Guerre de Civilisation », réalisation à la fois réjouissante et inquiétante de la prophétie du politiste américain Samuel Huntington.

Ce discours dominant, d'ordre mythologique, n'a pas forcément été conforme à la réalité des opérations menées sur le terrain. Qu'importe ! Les médias, sciemment ou inconsciemment, ont joué le « jeu de communication » de la « communauté internationale ». Et tant pis pour ceux qui ont tenté de démonter le mécanisme...

• Une guerre technologique (ou « guerre propre »)

« Alors,, maintenant, c'est comme cela qu'on fera la guerre ? », s'interroge un journaliste américain dans *Le Figaro* du 22 juin 1999, évoquant « la première guerre tout-aérienne », respectant le concept désormais consacré du « Zéro Mort »...du moins en ce qui concerne les forces Alliées. Comme pour la Guerre du Golfe, les grands médias semblent avoir diffusé la croyance, largement propagée par l'O.T.A.N., en l'équation : « plus de technologie = moins de morts ». *Le Nouvel Observateur* du 8 juillet 1999 affirme même : « ce ne fut pas une 'guerre' au sens de Clausewitz car il n'y a pas eu escalade vers l'extrême (...). Ce fit donc une opération de gendarmerie à l'échelle internationale (...). Les frappes aériennes ont donc visé des objectifs économiques tout en s'efforçant d'épargner les populations. Pour une guerre non militaire, le contrat a à peu près été rempli » (J. Julliard). On rejoint ici les analyses de Jean Baudrillard [1991] sur la « guerre virtuelle », celles de Dominique Wolton sur le « Wargame » [1991] ou celles de Paul Virilio, qui évoque la « techno-parade » des armes

nouvelles : hélicoptères Apache, drones, bombes au graphite et autres armes *non-létales* dont l'objectif « n'est plus tant de détruire que de neutraliser l'ennemi » [Virilio, 1999, p. 60]. On va même jusqu'à évoquer un « conflit réduit à un traitement de données » (F.B. Huyghe), reprenant l'affirmation de Wesley Clark : « cette guerre est celle qui, dans l'Histoire, a fait l'usage le plus important des armes de précision²¹ ».

- **Une guerre humanitaire (ou « guerre juste »)**

« Juste cause », écrit Jean-Marie Colombani, dans *Le Monde* du 8 avril 1999, avec des accents lyriques : « l'urgence est là, celle de ces deux millions d'Albanais du Kosovo livrés au 'droit de glaive' de M. Milosevic ». L'objectif de la guerre serait tout d'abord de mettre fin à une catastrophe humanitaire, une « épuration ethnique » déjà amorcée, coutumière aux Serbes²² et planifiée de longue date²³. « Peux-t-on accepter de vivre en esclave et de donner le dernier mot à l'assassin ? », s'interroge Jacques Julliard²⁴, évoquant l'idée d'un « *ratrapage moral* » : « les enfants de Pétain et de la honte projettent sur l'écran yougoslave les années trente et quarante : il faut bombarder Pristina et Belgrade parce que les Alliés n'ont pas bombardé Auschwitz. Nos parents ont fait semblant de voir, ils ont laissé partir les trains, on ne nous y reprendra plus²⁵ ! ». D'où l'importance symbolique des images de réfugiés albanais revenant quotidiennement hanter l'imaginaire des téléspectateurs français au moment du repas vespéral...

- **Une guerre démocratique**

« Eliminer le satrape, sauver le peuple ! », lit-on dans *La Croix* du 31 mars 1999. Les médias français, dans leur majorité, font leur ce leitmotiv des discours du Général Wesley Clark : la guerre doit permettre de renverser le « tyran Milosevic » et de favoriser l'avènement de la démocratie en Serbie. Comparant Milosevic à Hitler, Jacques Julliard évoque son « national-racisme »²⁶ tandis que Jean-Marie Colombani fustige le « chef de bande », « assassin » et « criminel de guerre »²⁷ : n'a-t-il pas été désigné et condamné comme telle par la « communauté internationale » et son Tribunal Pénal International ?

- **Une guerre de civilisation**

Tony Blair n'a-t-il pas déclaré au *Financial Times*²⁸ : « Il s'agit au Kosovo d'une guerre d'un nouveau genre qui porte sur les *valeurs* plus que sur un territoire » ? Il s'agit donc d'une « guerre de civilisation », de l'ingérence des droits de l'homme, ceux-ci apparaissant comme éthiquement supérieurs à l'intégrité des territoires et à la souveraineté des Etats²⁹. Paul Virilio va même jusqu'à évoquer une « guerre sainte laïque », dont l'ennemi absolu serait la « purification ethnique » et la légitimité serait la « purification éthique » [Virilio, 1999, op.cit., pp. 20-31]. Cette nouvelle « guerre éthique » aurait l'objectif moral d'endiguer la régression vers l'état primitif que constitueraient les nouvelles guerres balkaniques, conformément aux théories de J. Keegan exprimées dans *War and Our World* [voir Allen et Seaton, op.cit.].

Alors que Serge July estime que « le destin de l'Union Européenne se joue au Kosovo³⁰ », Jacques Julliard mentionne « les nouvelles exigences de justice qui se font jour dans la conscience universelle³¹ », et Jean-Marie Colombani prône « le droit des gens contre le droit des forts³² ».

- **« L'affaire Régis Debray »**

La domination symbolique des quatre discours précités relèverait-elle du fantasme ? N'a-t-on pas entendu des voix discordantes venant remettre en cause leur bien fondé ? Les médias français n'ont-ils pas accompli, comme nous l'avons précisé plus haut, un réel effort d'équilibrage des propos ? Les choses sont en réalité plus complexes, comme l'a montré ce que d'aucuns appellent désormais « l'affaire Debray », controverse entre intellectuels et éditorialistes des grands médias nationaux et à l'occasion de la publication, début mai 1999, par *Le Monde*, *Marianne*, et *L'Humanité* de certains propos critiques vis-à-vis des « frappes » de l'O.T.A.N. tenus par le « médiologue » bien connu des spécialistes de l'information³³. Qu'a donc révélé cette « affaire » ? Qu'il était bien difficile de critiquer certaines pratiques de désinformation politique et médiatique sans subir les foudres d'une certaine « pensée unique », du moins celle qui a consisté à reprendre en chœur sans les amender les quatre syntagmes des discours mythologiques de la communication institutionnelle de l'O.T.A.N.. Est-ce vraiment être « pro-Milosevic » (c'est-à-dire défendre un criminel de guerre) que de montrer que ces discours n'ont pas toujours correspondu avec la réalité des opérations sur le terrain ? Certes, Régis Debray ne l'a pas fait sans naïvetés, sans maladresses et sans caricatures [Bougnoux, 1999, p. 45], mais il a cependant eu le mérite d'ouvrir le débat. « En victimisant l'imprudent médiologue et en tournant l'idée médiologique en dérision, la presse s'est trompée de cible », écrit alors Daniel Bougnoux [Id., p. 49]. « Par contre, quand des articles mesurés tentent de relativiser les images, ils passent inaperçus », rajoute Serge Tisseron [1999, p. 43]. Jean-François Gossiaux, grand spécialiste des Balkans, évoque à ce sujet un « retour aux années stalinienne »³⁴ et Jacques-Marie Bourget, grand reporter à *Paris-Match*, dénonce des médias « qui refusent d'acheter des images capables de donner mauvaise conscience aux peuples de l'O.T.A.N. »³⁵ avant de conclure : « *il ne reste plus de la presse d'opinion que la presse qui a d'elle une bonne opinion* »³⁶.

Que pèse donc l'audimat d'« Arrêt sur Images » face à celui de la « grande messe » du Journal Télévisé (qui n'a presque jamais montré d'images de personnes déplacées autres qu'albanaises) ? Les collaborateurs de *Marianne* ou de *La Une* ne sont-ils pas d'incurables souverainistes populistes et ceux du *Monde Diplomatique* d'incorrigibles tiers-mondistes anti-américains ? C'est-à-dire des personnes « dépassées »...

LA REVANCHE DU REEL

Il ne s'agit pas ici de porter un jugement de valeur sur la légitimité des bombardements par l'O.T.A.N. de la Yougoslavie, mais de formuler un certain nombre d'interrogations. La réalité des opérations sur le terrain n'a-t-elle pas, tout au moins partiellement, démenti le bien fondé de « discours de mobilisation », volontairement simplificateurs et propres à toute communication de crise et de conflit ? C'est du moins ce qu'ont constaté une grande majorité des médias français...une fois le conflit achevé.

• Technologies de la déception ou déception technologique ?

La guerre de Yougoslavie ne se voulait pas seulement une « guerre juste », mais aussi une guerre « où l'on vise juste » [Virilio, op.cit., p. 74]. Est-ce que cela a vraiment été le cas ? « 5000 à 0 », titrait ironiquement le *Washington Post*, au lendemain de la fin des bombardements. Mais quelle source peut aujourd'hui prétendre fournir, comme pour l'Irak, un chiffre exact du nombre des victimes ? Par ailleurs, si la guerre a effectivement été « propre » côté Alliés, elle ne l'a été, ni pour les victimes civiles serbes (l'Armée yougoslave ayant été peu touchée, tant sur le plan matériel qu'humain), ni pour les victimes albanaises des

« dommages collatéraux ». La rhétorique institutionnelle de l'O.T.A.N. aura pourtant tout fait pour euphémiser son action meurtrière, faisant en sorte que les médias finissent par privilégier le terme de « frappes », plus neutre que celui de « bombardements ». Enfin, la guerre a-t-elle vraiment été gagnée « du haut du ciel » ? N'a-t-elle pas duré beaucoup plus longtemps que ce que le croyaient au départ les chancelleries occidentales (« quelques jours », disait-on...comme en 1914 !) ? Milosevic n'a-t-il pas plutôt cédé en raison du « retournement » de la diplomatie russe, de l'envoi en Macédoine d'un contingent de 50 000 hommes et de la planification par les Alliés d'une intervention terrestre pour l'été 1999 ? Comme la guerre du Golfe, celle de Yougoslavie aura été une foire-exhibition des technologies les plus sophistiquées. Comme elle, elle n'a pas été « propre » : elle a donc bien eu lieu...du moins pour ses victimes, passées, présentes et futures.

- **Peut-on « bombarder » une guerre civile ?**

N'est-ce pas le bombardement déclenché par l'O.T.A.N. qui est à l'origine de la catastrophe humanitaire constatée sur nos écrans ? Certes, la politique menée par Milosevic au Kosovo depuis 1989 était répressive, acculturante et avait conduit près de 200 000 albanais à quitter le Kosovo³⁷. Mais l'exode massif rapporté par les médias (plus d'un million de personnes déplacées) et l'assassinat de masse de milliers de victimes innocentes par les paramilitaires et la police serbes n'ont-ils pas commencé à partir du 24 mars, soit le premier jour des bombardements de l'O.T.A.N. ?

« Les gens voient les réfugiés et croient voir la guerre, alors que les réfugiés en sont la conséquence, au point que l'on peut jouer sur la confusion : on bombarde parce que les Serbes expulsent la population, alors que la déportation, pour l'essentiel, se produit après les bombardements, comme une conséquence. Mais interrogez les gens et vous verrez : la guerre s'est passée à cause des réfugiés, c'est pour cela qu'on a bombardé. Effet réussi. C'est le système médiatique », note désabusé Ignacio Ramonet. Fallait-il pour autant ne pas intervenir ? Le seul type d'intervention dont l'objectif prioritaire aurait été la réelle protection des populations civiles est une intervention terrestre contre l'armée, la police et les milices serbes (relativement épargnées, elles, par les bombardements). Mais une telle opération aurait forcément contrevenu au concept stratégique du « Zéro Mort » défendu par le Département d'Etat américain. La protection des civils, qu'ils soient serbes ou albanais, n'a donc pas été l'objectif essentiel de la guerre. En outre, comme l'a fait remarquer Odysseas Boudouris, de Médecins Sans Frontières : « durant cette guerre, le mouvement humanitaire occidental s'est trouvé là où l'O.T.A.N. souhaitait qu'il se trouve, a fait ce que l'O.T.A.N. souhaitait qu'il fasse, a dit ce que l'O.T.A.N. souhaitait qu'il dise »³⁸. Bref, le mouvement s'est trouvé « à la remorque » du pouvoir militaire, ce qui n'a pas été conforme à ses principes d'indépendance.

Enfin, outre les victimes civiles et la ruine économique et sociale d'un pays, les bombardements Alliés n'hypothèquent-ils pas l'avenir de l'écosystème de toute une région ? Les catastrophes écologiques sont nombreuses, et qui pourra prédire les effets sur les populations locales des *bombes à uranium appauvri*, dont le caractère toxique et radioactif a largement été démontré en Irak³⁹ ?

- **Dictature ou démocratie ?**

Rappelons-le : l'un des objectifs déclarés de l'O.T.A.N. était la chute du « dictateur » Milosevic. Or, force est de reconnaître qu'il se trouve toujours au sommet du pouvoir en Yougoslavie, les bombardements occidentaux lui ayant même donné un temps un regain de légitimité supplémentaire. Ces « frappes » auraient-elles fait progresser les mouvements

démocratiques ? Bien au contraire : l'actuel président monténégrin Djukanovic est de plus en plus débordé par son rival ex-communiste Bulatovic, tandis que les sondages effectués à Belgrade montrent que les partis qui progressent actuellement le plus en Serbie sont ceux de Vuk Draskovic (droite nationale) et Vojislav Seselj (extrême-droite). Sur fond de crise aiguë et de sentiment d'échec national, l'actuelle « démocratie » au pouvoir à Belgrade a encore de beaux jours devant elle. Par ailleurs, s'il s'agissait d'aider les démocrates serbes, « pourquoi les occidentaux ne l'ont-ils pas fait avant tous ces massacres, lorsqu'il était encore possible de les éviter ? », s'insurge la politiste belgradoise Nebojsa Popov⁴⁰.

Enfin, a-t-on fait le bon choix en bombardant la Radiotélévision Serbe, en contrevenant pour la première fois au « principe de non-discrimination » qui est celui de l'Union Internationale des Télécommunications et d'Eutelsat (voir sur ce point le rapport « Reporters Sans Frontières » 1999) ?

Quant à l'avenir politique du Kosovo, il s'assombrit avec la marginalisation de la Ligue Démocratique (L.D.K.) du démocrate Ibrahim Rugova au profit des nationalistes de l'U.C.K. (« Armée de Libération du Kosovo »), lesquels se livrent depuis la fin des bombardements, en dépit de la présence de forces d'interposition internationales, à une véritable « albanisation » du territoire⁴¹.

• La « purification éthique » a-t-elle fait disparaître la « purification ethnique » ?

« Une guerre de civilisation », avait dit Lionel Jospin. Cependant, n'aurait-on pas fait davantage avancer la civilisation sans la guerre ? Certains le pensent, en présentant les négociations de Rambouillet (février 1999) comme un « diktat » inacceptable pour les Serbes. D'ailleurs, à l'exception du *Monde Diplomatique* qui a mis en ligne les textes de Rambouillet sur son site Internet, bien peu de médias ont commenté ces textes rédigés parfois un peu rapidement. A-t-on vraiment recherché la paix à Rambouillet ? Rien n'est moins sûr. Fait étonnant : les deux points jugés « non négociables » par la partie serbe étaient l'acceptation de la présence des forces de l'O.T.A.N. (et non de l'O.N.U.) sur le territoire de la Yougoslavie et la tenue dans trois ans d'un référendum sur l'indépendance du Kosovo. Or, force est de reconnaître que les négociations de paix de juin 1999 se sont effectuées sur des bases bien plus souples : l'O.N.U. se substitue à l'O.T.A.N. et il n'est plus question d'éventuelle indépendance pour le Kosovo⁴².

Ensuite, que signifie la notion de « communauté internationale » alors que cette coalition s'est réduite aux pays occidentaux les plus industrialisés⁴³ qui n'ont pas hésité pour l'occasion à violer la « légalité internationale » pour laquelle ils avaient combattu dans le Golfe Persique ?

Enfin, la « purification ethnique » tant honnie est loin d'avoir disparu. Dans un premier temps, elle s'est considérablement accélérée, en faisant surtout des victimes albanaises. Dans un deuxième temps, suite aux négociations de paix de juin 1999, elle s'est effectuée « dans l'autre sens », faisant surtout des victimes serbes mais aussi tziganes. Désormais, le Kosovo est « ethniquement nettoyé » de ces deux dernières populations. Comme à Dayton en 1995, la coalition occidentale entérine une partition ethnique de facto...qu'elle a pourtant prétendu combattre.

Dans ce paradoxe, les médias ont probablement joué un rôle non négligeable, car ils ont, outre le pouvoir des mots, celui de *définir les situations*. Dans le cas du Rwanda et de la Bosnie, des chercheurs britanniques [Mac Nulty, 1999 ; Wolfe Murray, 1999] ont bien montré comment les médias occidentaux avaient fait preuve de manque de discernement en reprenant à leur compte sans les remettre en cause les catégorisations ethniques définies sur le terrain par des médias locaux manipulés par les factions en lutte (voir le tristement célèbre exemple

de « Radio Mille Collines » au Rwanda, ou celui de la télévision de Pale en Bosnie). Parmi ces catégories, on retrouve celle de la « purification ethnique », que les médias occidentaux, selon Wolfe Murray, n'auraient jamais dû « laisser s'installer » car elle ne fait que « renforcer les stéréotypes locaux » mus par une définition primordialiste de la communauté.

Pour le public occidental, il devient alors permis de penser que ces types de conflit, outre leur caractère « primitif », sont le propre de peuples « barbares » qui ne pourront jamais s'entendre entre eux pour des raisons quasiment d'ordre...biologique. Que n'a-t-on pas dit, dans les Balkans comme en France, sur les « antagonismes culturels irréductibles » entre Serbes et Albanais, alors que les chercheurs spécialisés ont désormais établi que ces antagonismes ont été mis en scène, à l'aide de leurs médias, par des chefs de guerre locaux ayant envie d'en découdre. Dès lors, quelle n'a pas été la surprise du public français lorsqu'ils a constaté que les jeunes serbes écoutaient de la musique techno, que l'U.C.K. avait un site Internet très performant ou qu'Ibrahim Rugova avait été l'élève de Roland Barthes ! Ces « barbares » ne seraient donc pas dépourvus de traces de « civilisation » ?

• « Malaise dans la civilisation⁴⁴ »

Que l'on ne se méprenne pas : les différentes interrogations que nous venons de formuler ne sont pas le fruit d'un esprit égaré par le national-bolchevisme de la clique Milosevic et criant au complot mondialiste des médias occidentaux ! Nous avons constaté, au contraire, que ces interrogations avaient été soulevées par la majorité des médias français, même par ceux plutôt favorables aux « frappes »...une fois la paix signée. Se seraient-ils donc tus entre temps ? Les titres des articles que nous avons recensé en disent long sur les états d'âme des chroniqueurs et éditorialistes : « Un précédant paralysant » [*Le Figaro*, 22 juin 1999] ; « La drôle de paix » [*Le Figaro*, 15 juin 1999] ; « La victoire, et après ? » [*Le Monde*, 11 juin 1999] ; « Amère victoire » [*Libération*, 11 juin 1999] ; « La guerre est une bavure » [*La Croix*, 14 juin 1999] ; « Les leçons ambiguës d'un conflit » [*La Croix*, 25 juin 1999] ; « Qui osera affirmer que l'on ne pouvait s'y prendre autrement ? » [*Marianne*, 13-19 juillet 1999]. Le moins que l'on puisse dire est que le triomphalisme n'est guère de mise : Milosevic a certes cédé, et la majorité des Albanais sont retournés dans leurs foyers. « Mais à quel prix ? », s'interroge *Le Monde diplomatique*. Et puis, « à quoi bon ? », si Milosevic est resté au pouvoir, et si la logique d'exacerbation du nationalisme ethnique continue de prévaloir dans les Balkans, même dans des pays de l'Union Européenne tels que la Grèce [Allen & Seaton, 1999, pp. 162-175] ?

Que les stratèges de l'O.T.A.N. aient volontairement simplifié un discours officiel destiné à légitimer l'intervention Alliée et à rassurer les opinions publiques occidentales, cela peut apparaître comme « de bonne guerre ». Mais que de nombreux médias des démocraties occidentales aient, souvent, relayé ce discours sans le discuter, apparaît moins légitime... dans la mesure où le doute est une vertu censée être au fondement de l'éthique journalistique.

ESSAI D'EXPLICATION DES DYSFONCTIONNEMENTS DU SYSTEME MEDIATIQUE

Les deux tentatives d'explication les plus fréquemment rencontrées, tant dans la presse que dans la littérature spécialisée, peuvent se ranger en deux catégories. La première renvoie à une vision moniste du monde, à une explication globale des errements médiatiques par l'uniformisation croissante de l'information que générerait la mondialisation. La deuxième délaisse les facteurs géo-stratégiques et s'inscrit dans une approche dualiste tentant de prendre

en compte les facteurs culturels et symboliques qui font qu'une information est toujours le produit d'une communauté locale.

• Un nouvel ordre global ?

Pour Ignacio Ramonet, la guerre de Yougoslavie « ouvre une nouvelle étape dans l'histoire des relations internationales. Elle annonce l'aube d'un Nouvel Ordre Global ⁴⁵ ». Le monde bipolaire de la guerre froide céderait la place à un « monde unipolaire » dominé par une « hyper-puissance » : les Etats-Unis. Selon Paul Virilio, ceux-ci tenteraient désormais d'imposer plus ou moins « en douceur » au reste du monde une *hégémonie* d'un nouveau genre : la *Global Information Dominance*, domination *de et par* une information de plus en plus globalisée, c'est-à-dire binarisée, donc standardisée et uniformisée. Pour lui, l'O.T.A.N. a inauguré « une *guerre nodale* qui n'est que l'autre versant de la *guerre totale* de ce milieu de siècle » [op.cit., p. 33]. Il en veut pour preuve le « nouveau concept stratégique » de l'O.T.A.N., basé avant tout sur les « *stratégies de déception* » (ou désinformation), un « concept *globalitaire* qui ne s'embarrasserait pas plus de l'O.T.A.N. que de l'ONU, dans la mesure même où son domaine de compétence et d'intervention serait moins géophysique que *métagéophysique* » [Id., p. 45]. Paul Virilio y voit les risques d'une « guerre économique totale », où les intérêts du complexe militaro-industriel rejoindraient ceux du complexe culturalo-informationnel des « Autoroutes de l'Information ».

Dès lors, « Rien d'étonnant à ce que le système médiatique apparaisse comme un *allié objectif* des tenants du système économique-politique et qu'il contribue à la stabilité de celui-ci. (...) Les médias (...) en arrivent à promouvoir une orthodoxie des contenus. Ou, ce qui revient au même, à favoriser (...) une censure *par consentement mutuel*, de *bonne compagnie*, qui fait écran aux dénonciations, aux cris, aux opinions en marge », écrivait Michel Mathien en 1989, dix ans avant un conflit du Kosovo qui semble a priori illustrer cette conclusion. La concentration mondiale des entreprises de presse ne ferait donc que favoriser le matraquage d'une « information en uniforme » au service des intérêts d'un « Pentagone capitalisme » (P. Virilio).

Si l'on suit ce raisonnement, les journalistes français ne nous auraient pas informé sur le conflit du Kosovo. Ils auraient plutôt été les victimes, consentantes ou inconscientes, de la « tyrannie de la communication » de l'O.T.A.N., une communication globalisée et tautologique (« tautistique », dirait Lucien Sfez) ne souffrant guère la contestation.

Cependant, si confortable et séduisant ce raisonnement soit-il, ne fait-il pas une part trop belle aux théories du complot mondialiste, à la *realpolitik*, aux explications déterministes, et ne sous-estime-t-il pas les capacités de résistance des cultures locales et de l'Etat-nation-territoire ?

• Les explications locales, ou le « chauvinisme informationnel »

Comme l'avait montré Béatrice Fleury-Vilatte à propos de la couverture de la guerre du Golfe par les médias de cinq pays européens différents, l'uniformisation de l'information globalisée n'est souvent que de surface : lorsqu'on « creuse » un peu les discours médiatiques par des analyses approfondies, on constate que chaque média national conserve une *grille de lecture* spécifique, celle qui est la plus conforme à l'*agenda* défini par la communauté. On rejoint ici l'idée de « chauvinisme informationnel », chère à Daniel Bounoux : « rappelons-nous que chaque organisme ne peut et ne sait que traiter *son* information, et que cette *clôture* (...) est une donnée première du fameux traitement (...). Par le traitement de notre information,

toujours très sélective, nous stabilisons notre identité ou notre *monde propre* (...). Il se pourrait que l'information demeure une valeur *bizarrement locale*, sujette aux milieux (...). Le non-traitement fait partie des options (...). Combien de Serbes se seront sentis concernés par les souffrances des Kosovars ? Et combien d'occidentaux par celles, bien réelles, des Serbes sous les bombardements de l'O.T.A.N. ? » [Bougnoux, 1999, pp. 51-52]. Par ailleurs, la guerre du Kosovo est une *guerre sans témoins*, et d'une grande complexité. Dès lors, en l'absence d'une information *pertinente*, celle qui dérange, déstabilise, une bonne part des journalistes français ont mobilisé des *symboles* (Auschwitz, la République, la Guerre d'Espagne, la Guerre d'Algérie...) même si ces symboles se sont révélés inadéquats pour « penser les Balkans » : « Notre conscience a horreur du vide, et nous supportons mal les questions sans réponses : quand l'information manque, la *doxa* bouche les trous [Id., p. 50]. « Un journaliste exprime ce qu'il est, c'est-à-dire un homme, produit d'un milieu et d'une culture », complète justement Bernard Guetta⁴⁶. « Arrive-t-il par son métier à dépasser cela⁴⁷ ? ».

Dans le cas de la couverture médiatique du Kosovo, nous avons justement tenté de montrer que de nombreux professionnels y sont tout de même parvenus. C'est donc que le problème est peut-être encore...ailleurs.

- **Articuler local et global : les défis de la complexité**

Le conflit du Kosovo ne s'est pas tant caractérisé par la désinformation que par une certaine sous-information. Ce qui a frappé les observateurs critiques, c'est moins un traitement erroné ou hyperbolique de certains événements que le non-traitement de certains aspects jugés peut-être trop dérangeants de ce conflit : les vraies-fausse négociations de Rambouillet, l'épuration de victimes serbes et tziganes, les excès du nationalisme albanais, la violation de la légalité internationale au nom de laquelle la guerre du Golfe avait été faite, etc. « La complexité des phénomènes décourage et restaure invinciblement la croyance (...) si grand est notre désir de certitudes ou de schémas clairs faciles à mémoriser et si possible manichéens », précise encore Daniel Bougnoux [*Ibid.*], fustigeant ironiquement une certaine « balkanisation » de notre pensée. On rejoint ici les positions défendues par Morin et Le Moigne [1999] sur les limites de ce type de pensée dite « disjonctive », qui empêche toute forme d'appréhension intelligente de la complexité. Selon Edgar Morin, les errements des journalistes français à propos d'un conflit qui articule une dimension globale à des myriades de dimensions locales, peuvent expliquer par la prédominance, dans la profession, de ce type de pensée réductionniste et positiviste : « *en ce qui concerne la guerre actuelle, il faut un regard binoculaire et non un regard borgne. A la guerre entre O.T.A.N. et Serbie s'est superposée la guerre des borgnes, les uns ne voyant que les maux causés par la Serbie, les uns ne voyant que les maux causés par l'O.T.A.N. (...). Rares sont ceux qui voient tous les aspects, contradictoires et antagoniques, du problème. Pourquoi ? Parce que les esprits ont été formés dans l'incapacité de concevoir la complexité (...). De ce fait, nous sommes maintenant dans une dynamique d'aggravation dans la poudrière des Balkans*⁴⁸ », prévient-il.

Les journalistes français ne s'intéresseraient-ils pas à la complexité des problèmes scientifiques, comme le suggérait récemment Pierre Bourdieu ? L'affirmer serait injuste. Cette question fait au contraire partie des réflexions actuelles de la profession [Wattine, 1997]. Cependant, si de nombreux professionnels admettent comprendre l'intérêt d'une telle réflexion, bien peu estiment qu'elle puisse s'appliquer à leur profession, laquelle devrait avant tout s'efforcer « de faire vite, court, et simple ». La complexité n'est pas critiquée, mais on considère qu'elle s'applique avant tout... « aux autres », à « ceux qui ont le temps » (intellectuels, enseignants, chercheurs, experts, etc.). Le journalisme se cantonnerait donc à

une nécessaire « vulgarisation » [Ruellan, 1993], dont on peut régulièrement constater les limites et simplifications.

Mais il convient d'être réaliste : la temporalité propre au journaliste (même s'il ne doit pas céder aux diktats de l'urgence) ne sera jamais celle du chercheur spécialisé. Le métier de journaliste conserve au moins une spécificité, celle d'être socialement habilité à produire le point de vue le plus pertinent possible sur une réalité complexe et changeante, tout cela en un minimum de temps. Il reste toutefois possible, pour la profession, d'accomplir au moins un double effort : mettre en place des formations professionnelles, initiales et surtout continues, qui permettraient de mieux saisir l'interconnexion des savoirs, l'unité des sciences, et l'unité de l'homme, et de sortir des modèles positivistes d'interprétation du réel ; d'autre part, poursuivre une collaboration plus active entre journalistes et experts, dans le sens d'une « recherche-action » qui puisse profiter aux deux professions [voir Pélissier, 1999].

• En conclusion : les vertus du public ?

Bien que les résultats des « enquêtes en réception » fassent encore défaut, certaines analyses déjà publiées ou connues, permettent de formuler une autre hypothèse qui mériterait elle aussi d'être validée expérimentalement : sur la période du conflit du Kosovo, le public français (comme le public de pays plus « neutres » comme la Roumanie, voir Dragan [1999]) semble avoir fourni des interprétations plus modérées et réservées des événements que celles offertes par les élites journalistiques. C'est du moins ce que constatent certains sondages d'opinion effectués sur la période, ainsi que certaines émissions télévisées telles que « Arrêt sur image », ou « Le courrier du Médiateur » de France Télévision⁴⁹. Cette « prudence » du public avait par ailleurs déjà été constatée lors de la guerre du Golfe [Wolton, 1991].

Cette stratégie résulte-t-elle donc d'un activisme civique ou, au contraire, d'une « résistance passive » de type apathique ? Peu importe : seuls comptent les effets, ou plutôt les non-effets : « nous avons quantité de preuves que le contrôle des médias ne produit pas pour autant une manipulation automatique des citoyens. Ils savent aujourd'hui résister. Les journalistes sont les seuls qui ne se sont pas aperçu qu'ils ne disposaient plus du monopole de l'information », précise Ignacio Ramonet⁵⁰.

Il reste cependant que ce « public » a la mémoire courte. Cela, les journalistes s'en sont vraiment aperçu...

Nicolas Pélissier

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN (Tim) & SEATON (Jean), *The Media of Conflict : War Reporting and Representations of Ethnic Violence*, Zed Books, London & New York, 1999.
- BANKS (Marcus) & WOLFE MURRAY (Monica), « Ethnicity and Reports of the 1992-1995 Bosnian Conflict », in ALLEN (Tim) & SEATON (Jean), *The Media of Conflict : War Reporting and Representations of Ethnic Violence*, Zed Books, London & New York, 1999, pp. 147-162.
- BAUDRILLARD (Jean), *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Galilée, 1991.
- BOUGNOUX (Daniel), « Les Balkans comme métaphore », in *Les Cahiers de médiologie* n°8, deuxième semestre 1999, pp. 47-55.
- CORNU (Daniel), *Ethique de l'information*, Paris, PUF, 1997.
- DE BUSSIERRE (Michèle) et alii, *Radios et télévision au temps des événements d'Algérie*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- DEBRAY (Régis), « Choses dites », in *Les Cahiers de médiologie* n°8, deuxième semestre 1999, pp. 183-207.
- DRAGAN (Ioan), « Effets et contre-effets de la médiatisation du Conflit du Kosovo », Actes du VI^e Congrès Roumano-Français sur les sciences de la communication, Bucarest-Sibiu, 1999, à paraître en 2000.
- FERRO (Marc), *L'information en uniforme : propagande, désinformation, censure et manipulation*, Paris, Ramsay, 1991.
- FLEURY-VILATTE (Béatrice), (Dir.), *Les médias et la guerre du Golfe*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992.
- FREUND (Andreas), *Journalisme et mésinformation*, Grenoble, La Pensée Sauvage, 1991.
- LAPREVOTE (Louis-Philippe) et BERGEROT-BUISINE (Claire), « La désinformation, enfin ! », in FLEURY-VILATTE (Béatrice), (Dir.), *Les médias et la guerre du Golfe*, op.cit., 1992, pp. 118-132.
- LE MOIGNE (Jean-Louis) et MORIN (Edgar), *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- MAC NULTY (Mel), « Media Ethnicization and International Response to War and Genocide in Rwanda », in ALLEN (Tim) & SEATON (Jean), *The Media of Conflict : War Reporting and Representations of Ethnic Violence*, Zed Books, London & New York, 1999, pp. 268-287.
- MATHIEN (Michel), « Le journalisme professionnel face aux mutations de l'information et de la communication », *Quaderni* n°37, Hiver 1999, pp. 11-42.
- MATHIEN (Michel), *Les journalistes et le système médiatique*, Paris, Hachette, 1989.
- PELISSIER (Nicolas), « La surexposition aux paradoxes pragmatiques : force ou faiblesse de la profession journalistique », in LE BOEUF (Claude), (Dir), *Rencontre de Paul Watzlawick*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 181-207.
- RUELLAN (Denis), *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, PUG, 1993.
- TISSERON (Serge), « Images et croyances », in *Les Cahiers de médiologie* n°8, deuxième semestre 1999, pp. 33-47.
- TOFFLER (Alvin & Heidi), *Guerre et contre-guerre*, Paris, Fayard, 1994.
- VIRILIO (Paul), *Cybermonde : la politique du pire*, Paris, Textuel, 1995.
- VIRILIO (Paul), *Stratégie de la déception*, Paris, Galilée, 1999.
- WATTINE (Thierry), « Journalisme et complexité », *Les Cahiers du Journalisme* n°3, juin 1997, pp. 14-26.
- WOLTON (Dominique), *War Games : l'information et la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.

NOTES

¹ Traduit de l'anglais par l'auteur

² T. Allen et J. Seaton, *The Media of Conflict, (Les médias de la guerre)*, London and New-York, 1999.

³ Par convention, nous entendons par « conflit du Kosovo » les seules opérations aériennes de l'O.T.A.N. sur la Yougoslavie et les réactions qu'elles ont suscité, tout en ayant conscience que bien d'autres conflits ont existé au Kosovo avant ces frappes.

⁴ Nous remercions plus particulièrement Noël Zeilingher, le service des dossiers de presse de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et le service de presse de la Direction de l'Information et de la Communication de la Défense (D.I.C.O.D.E., Ministère de la Défense, Ecole Militaire, Paris).

⁵ L'expression est du philosophe français Jean-Marc Ferry.

⁶ C'est du moins ce que nous avons constaté, lors de discussions approfondies avec certains enseignants et étudiants de l'Ecole de Journalisme et de Communication de Marseille.

⁷ M. Sicard, *Cahiers de médiologie*, n°8, aut. 1999, p. 76.

⁸ *Le Nouvel Observateur*, 1-7 avril 1999.

⁹ L'expression est de Baudouin Jurdant.

¹⁰ Voir le « Cahier Spécial » de *Libération* du 23 avril 1999, ou l'émission spéciale d'*Arte* le 30 mars 1999 visant à démonter les mécanismes de propagande de la Radio Télévision Serbe (R.T.S.).

¹¹ C'est-à-dire essentiellement la presse d'extrême-gauche et d'extrême-droite : *Rouge, Lutte Ouvrière, National hebdo, Présent*, etc.

¹² Par exemple : Robert Fisk (*The Independent*, Londres) et Paul Watson (*The Washington Post*), ce dernier ayant été pendant longtemps le seul journaliste occidental admis au Kosovo par les autorités serbes.

¹³ R. Debray, « Lettre d'un voyageur au Président de la République », *Le Monde*, 13 mai 1999.

¹⁴ *L'Express*, 3 juin 1999.

¹⁵ *Le Journal du Dimanche*, 30 mai 1999.

¹⁶ *Le Figaro*, 1^o mai 1999.

¹⁷ *Libération*, 8 avril 1999.

¹⁸ *L'Express*, 3 juin 1999.

¹⁹ En particulier : *Libération, Le Monde, Le Figaro, Le Nouvel Observateur, La Tribune*, etc.

²⁰ Commandant Suprême des Forces Alliées en Europe

²¹ OTAN, Bruxelles, 12 avril 1999.

²² Voir la caricature du dessinateur Plantu représentant un Serbe barbare et assoiffé de sang en Une du journal *Le Monde*.

²³ *Le Nouvel Observateur*, 9 avril 1999.

²⁴ *Le Nouvel Observateur*, 8 avril 1999.

²⁵ R. Debray, *Les Cahiers de Médiologie*, op.cit., p. 207.

²⁶ *Le Nouvel Observateur*, 8 juillet 1999.

²⁷ *Le Monde*, op.cit.

²⁸ *The Financial Times*, 17 avril 1999.

²⁹ Ces deux derniers principes étant néanmoins inclus dans les Chartes de l'ONU et de l'O.T.A.N....et ayant justifié l'intervention Alliée en Irak au nom du « droit international » en 1991.

³⁰ *Libération*, 12 juin 1999.

³¹ *Le Nouvel Observateur*, 16-23 juillet 1999.

³² *Le Monde*, 8 avril 1999.

³³ Voir, pour plus de détails le numéro 8 de la revue *Les Cahiers de Médiologie*, seule revue française à avoir à ce jour consacré un dossier spécial à la médiatisation de la guerre de Yougoslavie.

³⁴ J-F Gossiaux, *Les Cahiers de Médiologie*, op.cit., p. 61.

³⁵ Entretien avec Jacques-Marie Bourget, Id., p. 99.

³⁶ Ibid., p. 101.

³⁷ Source : Haut Commissariat aux Réfugiés, Rapport 1998.

³⁸ O. Boudouris, *Les Cahiers de Médiologie*, op.cit., pp. 124-125.

³⁹ *Le Monde Diplomatique*, juin 1999.

⁴⁰ Id.

⁴¹ Ibid.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Cette expression est empruntée à l'ouvrage de Sigmund Freud du même nom.

⁴⁵ Ibid.

⁴⁶ B. Guetta, *Les Cahiers de Médiologie*, op.cit., p. 108.

⁴⁷ Id.

⁴⁸ E. Morin, *Le Figaro Magazine*, 5 juin 1999, pp. 36-37.

^{49/49} Le médiateur de *France 2* Didier Epelbaum montre ainsi qu'au moins la moitié des téléspectateurs ayant écrit à la chaîne se sont montrés critiques vis-à-vis de la médiatisation du conflit.

⁵⁰ I. Ramonet, *Les Cahiers de Médiologie*, op.cit., p. 92.

L'auteur : Nicolas Pélissier est Maître de Conférences à l'Université de Nice-Sophia-Antipolis (IUT « Information-Communication »), enseignant à l'École de Journalisme et de Communication de Marseille, chercheur au Centre de Recherches en Information et Communication (Université de Montpellier I). Diplômé de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Etudes Est-Européennes), Docteur en Sciences Politiques, il anime au Collège Interarmées de Défense (École Militaire, Paris) un séminaire sur les relations journalistes-militaires en temps de conflit. Il a coordonné récemment l'ouvrage *Télérevolutions culturelles : Chine, Europe Centrale, Russie* (L'Harmattan, 1998) et dirige la collection « Communication et Civilisation » aux Editions L'Harmattan.

Résumé : l'objectif essentiel de ce texte est d'offrir un premier aperçu de la couverture par les médias français du conflit du Kosovo (24 mars-20 juin 1999). Son hypothèse principale, qui reste à valider de façon plus expérimentale, est que les journalistes français, en dépit d'un réel changement de comportement par rapport à des conflits précédents, ont produit un discours mythologique dominant peu différent de celui véhiculé par la communication institutionnelle de l'OTAN, discours dont la pertinence a été mise à mal par la réalité des opérations menées sur le terrain. A l'origine de ce phénomène se trouvent des explications globales et locales, de l'ordre de la géopolitique et de l'anthropologie culturelle. Mais il convient d'aller plus loin, et de soulever des questions épistémologiques liées à la formation des acteurs journalistiques et à la modélisation de l'activité informationnelle.